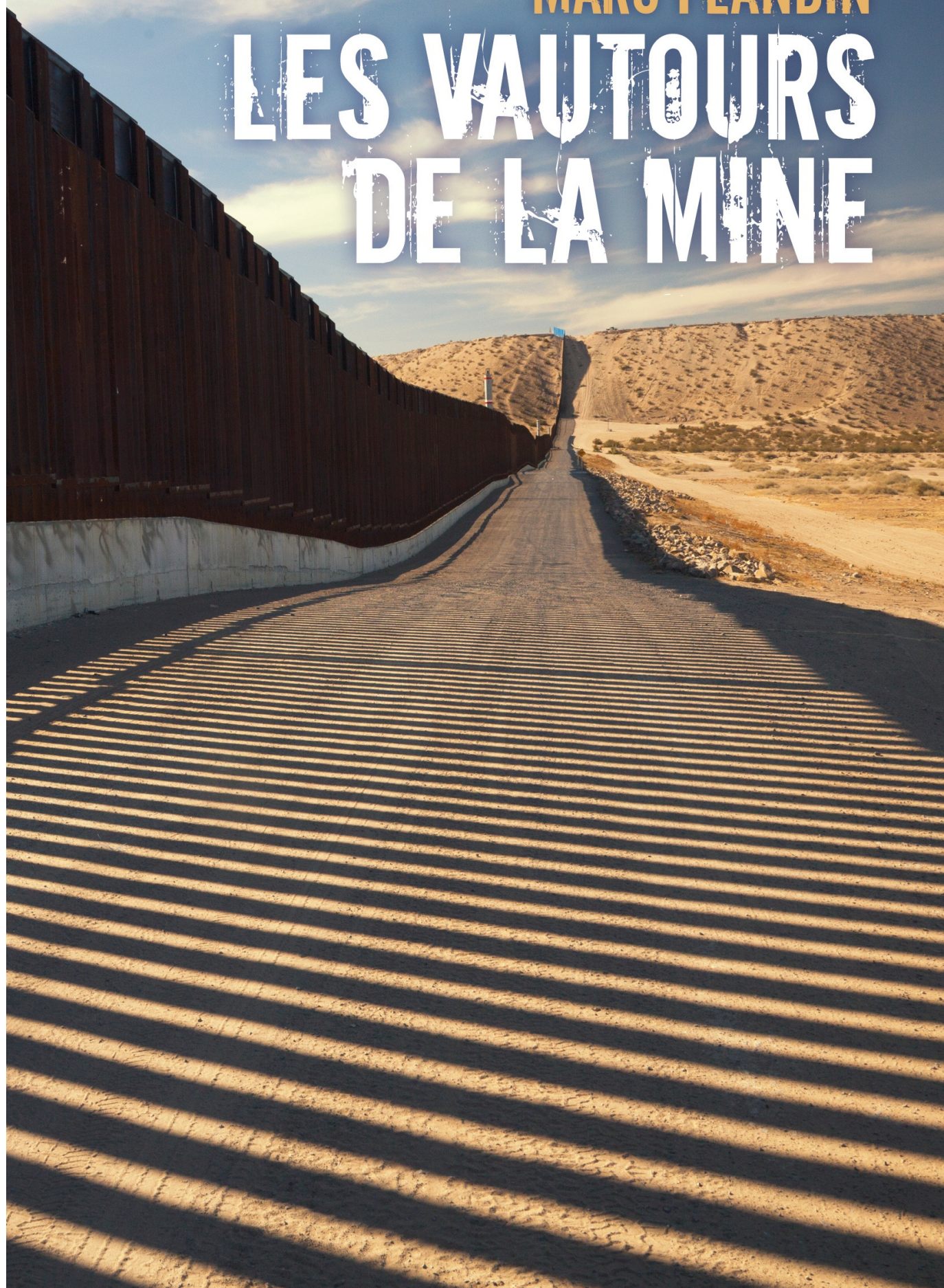


MARC FLANDIN

LES VAUTOURS DE LA MINE



Marc Flandin

Les vautours de la mine

© Marc Flandin, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2324-5



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHANTAGE

Dans l'ascenseur je pensais au message que j'avais reçu au bureau : « Je vous attends à midi, suite 312, hôtel Crillon. Signet: Émeline Kadenke. »

Arrivé à l'étage, couloir vide. À droite suite 312 en lettres d'or sur la porte blanche. Je frappe. La porte s'ouvre. C'est l'atmosphère des palaces. Les portes ne claquent pas. Les tapis étouffent le bruit des pas. Les garçons d'étage glissent en silence. On a peur de déranger le client.

C'est un homme qui m'a ouvert. Il est noir et doit mesurer près de deux mètres. Son costume et sa chemise lui vont comme une camisole de force à un taureau. C'est le cou qui fait penser au taureau. Je suis donc dans l'arène. Il m'invite à entrer d'un « s'il vous plaît » courtois, sans plus.

Elle est de dos devant la fenêtre. Elle a raison de contempler la plus belle place de Paris. L'obélisque, les derniers pavés de Paris, le ciel bleu tourmenté de quelques gros nuages blancs, la Seine, l'Assemblée Nationale et le dôme des Invalides. Grandiose.

La silhouette n'a rien de celle d'une Mama africaine. Elle se retourne. Elle est grande, élancée, la peau d'ébène sur laquelle brillent colliers, bracelets et bagues en or. Elle est vêtue d'un pantalon très large de couleur beige, comme le chemisier en soie. Le visage est long et fin. Deux grands yeux en amande et des cheveux mi-longs décrépis, raidis par la laque.

— Bonjour Monsieur de Fouquier. Merci d'être venu. Voulez-vous un whisky ?

J'accepte volontiers. « Sec avec glace. » Le colosse fait barman. J'attends. Elle me dévisage et sourit enfin.

— J'ai besoin de comprendre Monsieur de Fouquier. Mon père et l'homme que j'aimais sont morts. Je suis jeune et condamnée par la maladie. Et je ne peux plus rentrer dans mon pays.

D'une phrase le désarroi vient bousculer la tranquillité du luxe environnant. Séquence émotion. Il ne suffit pas de recouvrir les murs de tissu soyeux et de coller de l'or au plafond pour créer du bonheur. Elle a au moins le privilège de ne pas vivre des dons de l'UNICEF ou d'être soignée par « Médecins Sans Frontières ». Le Crillon n'est pas le Sahel.

Comme je ne réponds pas, elle reprend :

— Je sais que si l'entreprise de mon père a échoué, c'est à cause de vous. Nous, les opposants, nous vous avons condamné à mort. Mais moi, je pense que vous pouvez nous être très utile et aider notre cause.

C'était donc ça. Me voici donc bouc émissaire. À ma droite, le bourreau. A-t-il déjà imaginé comment d'une clé de biceps il me fera péter les cervicales ? Et devant moi, l'égérie d'un opposant en exil. En est-elle l'ambassadrice ou se prend-elle du haut de ses vingt ans pour une Eva Péron d'Afrique noire ? En tout cas je représente pour elle celui qui a fait échouer les plans du papa. Si elle savait. Mais elle ne doit pas savoir. C'est plus simple pour elle de me considérer comme un principe d'explication. Je suis la cause mystérieuse d'événements qui ne se sont pas déroulés comme elle l'avait espéré. Mais qu'en savait-elle au juste des ambitions de son papa ? Je sens le pire revenir. Son pas me parut familier. Je croyais l'avoir oublié.

— Voyez-vous Monsieur de Fouquier, vous avez trois atouts majeurs. Ce qui vous rend indispensable.

C'est dit d'une voix si douce que l'on croirait entendre une déclaration d'amour. Comment autant de charme peut-il être au service d'une cause révolutionnaire ?

— Le premier est que vous êtes blanc, ce qui vous donne un masque de neutralité dans notre pays. Le second atout réside dans vos relations très proches avec le pouvoir en place, au plus haut niveau. Et le troisième est votre courage. Courage et sang froid que vous avez démontrés à maintes reprises, en Amazonie, en Afrique et en Europe.

Message reçu. Et je lui demande :

— Mademoiselle Kadenke, pourquoi servirais-je votre cause ?

La réponse tombe aussi sèche que son sourire ne l'est pas :

— Mais parce que vous aimez la vie, votre femme et vos enfants. Vous ne voudriez pas que votre bonheur s'arrête là ?

D'un regard je vérifie la mine approbatrice du colosse. Un léger rictus, à peine perceptible, me le confirme.

— Non, pas du tout. Mais qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous nous aidiez. Je veux éliminer Basongo et son système.

— Comme vous y allez. Vous me prêtez plus de pouvoir que je n'en dispose. Je ne suis qu'un industriel qui achète du café dans votre pays. Je ne suis pas marchand d'armes. Si vous envisagez de déclencher une guerre tribale je n'ai aucune compétence en la matière. Je ne suis ni mercenaire, ni politicien...

Elle m'interrompt.

— Le Capitaine est mort sous vos yeux, à ce que je sache... Comment cela s'est-il passé ? J'ai besoin de savoir...

— Vous le savez comment ça s'est passé...

— Je l'ai lu dans les journaux.

— Mais je n'ai rien à y ajouter. Le Ministre de l'Intérieur a expliqué l'affaire...

— Vous n'êtes pas très coopératif Monsieur de Fouquier. Je m'attendais à plus de compréhension de votre part.

Je m'impatiente.

— Mais Mademoiselle vous me demandez des choses qui ne sont ni de mon ressort ni de mes compétences.

— Vous ne savez pas encore ce que je vous demande. Je sais que vous

n'êtes pas marchand d'armes. Là n'est pas le propos. Vous, vous pouvez nous aider à plaider notre cause auprès de votre gouvernement. Après ce qui s'est passé on vous écouterait. Vous allez faire du lobbying pour nous. Nous voulons en finir avec la dictature et donner son vrai rôle au parlement. C'est de démocratie dont je vous parle.

— Je comprends. Mais il s'agit là de politique, de relations entre états, de problèmes géostratégiques et financiers. Une fois encore, je n'ai aucune légitimité dans ce domaine pour espérer obtenir des résultats...

Elle m'interrompt.

— Qui n'essaie rien, n'obtient rien. Pour espérer gagner au casino, encore faut-il s'asseoir autour d'une table de jeu. Et puis je vous le répète, vous nous devez bien ça. Puis-je compter sur vous ?

Ai-je le choix ? Ma réponse va être déterminante. Gagnons du temps.

— Bon. Je vais voir ce que je peux faire. Mais croyez-moi on m'écouterait d'une oreille polie, sans plus. Ne vous faites pas d'illusion.

— Très bien. Je savais que je pouvais compter sur vous. À bientôt Monsieur de Fouquier.

Je n'ai plus qu'à m'éclipser.

— Monsieur de Fouquier ?

— Oui

— Tenez, voici un numéro de téléphone où vous pourrez me joindre...

Édouard de Fouquier porte fier. Grand, visage allongé marqué par un nez aquilin et des yeux bleus acier, cheveux courts, on l'aurait bien vu en grande tenue de général bonapartiste. Il n'est ni général, ni bonapartiste. L'expression de son regard charmeur adoucit cette froideur naturelle.

LE VIRTUOSE DU SCALPEL

Ce soir-là, Édouard et Nathalie, son épouse, dînaient chez leurs amis Kessler. Madame est une blonde au déhanché sensuel malgré de légères rondeurs dues à un penchant pour la bonne chair. Ses yeux verts émaillés d'éclats jaunes et bleus, bien qu'un peu trop rapprochés, lui donnent un air coquin. Les Kessler habitent un grand appartement avec impasse privée et maître d'hôtel. Jean, jeune plasticien en vogue, au charme et au talent reconnu était, depuis peu, la coqueluche de ces dames. Un Pitangui français opérant d'avantageux liftings à des femmes pas toujours très âgées mais toujours très fortunées. Un remède temporaire et illusoire au vieillissement naturel des cellules, qui bien souvent supprime toute expression aux visages.

Cette année-là la France était en émoi, le deuxième tour des élections présidentielles était proche et pour la première fois depuis la naissance de la cinquième république, un candidat de gauche semblait bien placé, pour l'emporter. François Mitterrand. Personnage talentueux, ambigu, prêt à toutes les compromissions pour accéder à la charge suprême. Le programme politique du bonhomme rappelait celui du Front Populaire de 1936. Des impôts énormes en vue pour financer les avantages sociaux promis. Les privilégiés allaient, à les entendre, être ratissés. Tous les clichés, reflets des idéologies à la mode, nourrissaient les conversations des dîners en ville.

— Cette alliance avec les communistes, elle ne tient pas debout ! Ils ne s'entendent plus sur rien ! Le programme commun est à la poubelle et ils veulent gouverner ensemble !

— Ce sera un désastre économique. Les nationalisations coûteront cher. Les capitaux fuiront et le franc s'écroulera ! Leurs mesures démagogiques pour les bas revenus les obligeront à augmenter les impôts et le pouvoir d'achat baissera ; après ce sera la chute de la croissance.

— Et le chômage ? Croyez-moi tout ça finira dans la rue.

— Nous allons vers des temps difficiles.

— La peur de l'inconnu. C'est votre conservatisme qui vous perdra. Vous ne pensez qu'à protéger vos privilèges !

Chacun y allait de ses pronostics, de ses certitudes, de ses soi-disant informations secrètes, obtenues grâce à des relations avec un député ou un patron de presse. Le privilège de connaître l'avenir, marque de respect pour celui qui sait. Comme une voyante de bas niveau, le bourgeois parisien affirme ses prophéties. L'effet est toujours garanti. L'admiration assurée.

Édouard de Fouquier écoutait d'une oreille distraite ces causeries. Il se disait que cette femme avait « du chien ». Kessler s'en rendit compte et lui susurra à l'oreille :

— Elle est américaine et l'épouse d'un richissime homme d'affaires sud-africain, un dénommé Goldwater. Je doute que ce soit son vrai nom car il possède des mines d'or à Johannesburg. C'est une de mes clientes. Quel âge lui donnes-tu ?

Édouard sans la quitter du regard répondit :

— Quarante-cinq, cinquante. Moins de cinquante ans en tous cas.

Le virtuose du scalpel lâcha avec fierté :

— Elle a soixante-cinq ans.

— Mais tu fais des miracles ! Elles doivent t'adorer. Quel bonheur de leur prolonger le droit à la séduction !

— Tu as tout à fait raison, c'est essentiel pour le moral. Tu me donnes une idée : si la gauche passe on leur demandera d'inclure la chirurgie esthétique dans les actes chirurgicaux remboursés par la Sécurité Sociale. Le moral des citoyens n'est-il pas leur préoccupation première ? On a bien un Ministère de la Culture, censé apporter aux citoyens des moments de calme existentiel et d'épanouissement sensoriel ! Bonne idée, non ?

— C'est une bonne mesure, bien démagogique. Ça devrait leur plaire... Mais je crois qu'en guise de culture, ce sont les matchs de foot et les

concerts pop qui font recette auprès du public plutôt que les peintres hollandais !